

INTRODUCTION

UN MONDE D'EMPIRES, UN EMPIRE DU MONDE

C'ÉTAIT UNE BELLE MATINÉE D'AUTOMNE À CALCUTTA, peu après le festival de Durga Puja. Au fond d'une étroite venelle se dressait une silhouette géante de la déesse blanche aux dix bras, l'incarnation féminine de Shiva, fabriquée pour l'occasion en lattes de bambou et papier mâché et peinte d'une quantité impressionnante de couleurs criardes. Je venais de traverser l'entrepôt central de bananes de Calcutta, où des hommes déchargeaient par camions entiers d'énormes régimes ployant sous des cascades de fruits jaunes et les empilaient en tas aussi hauts que des stères de bois devant un chalet de montagne. Au détour d'une allée, je me retrouvai dans une rue où flottait une odeur âcre de friture ; des hommes accroupis roulaient des laddus, petites boules de confiseries jaunes dégoulinant de sirop de sucre, les plongeaient dans l'huile bouillante, puis les disposaient en grandes pyramides sur leurs étals. Et là, juste devant moi, je vis une bâtisse des plus inattendues : une immense villa palladienne devancée par une grille en fer forgé s'élevait au fin fond de cet entrelacs de ruelles encombrées, tel un décor de théâtre peint.

Le Palais de marbre, puisque tel est son nom, n'a en réalité jamais eu exclusivement vocation résidentielle. Construit en 1835 par une famille hindoue orthodoxe, les Mullick, ses propriétaires l'ont dès l'origine garni d'objets d'art et de bibelots venus des quatre coins de l'Europe et l'ont ouvert au public, en faisant ainsi le « premier musée d'art occidental » de l'Inde. Je devais par la suite en apprendre davantage sur le contenu et l'histoire du Palais de marbre. Mais ce matin-là, en passant devant les folies baroques du parc et en gravissant les petites marches du perron, j'avais le sentiment de pénétrer dans un autre univers, délicieusement inconnu. Je m'assis sur une haute banquette en cuir craquelé de la salle de billard. Des plâtres et des marbres de divinités grecques bordaient les murs et, au plafond, les ventilateurs tournoyaient comme les hélices de bombardiers de la Seconde Guerre mondiale. L'assourdissante rumeur de la ville n'était qu'à quelques centaines de mètres de là, mais seul filtrait dans cette enclave de silence le chant des oiseaux d'une volière installée dans l'arrière jardin. On se serait cru dans un roman de Dickens campé en Inde.

Il serait tentant de s'arrêter à l'extraordinaire singularité culturelle de ce genre d'endroit, sorti tout droit de sensibilités particulières et en total décalage par rapport à son cadre. Mais ne pourrait-on pas plutôt tenter de l'interpréter pour ce qu'il est ? J'ai visité le Palais de marbre au cours de mes recherches sur l'histoire culturelle de l'Empire britannique. Pratiquement tout ce que j'avais pu lire sur l'Empire donnait une image détaillée mais pour le moins insidieuse des colons européens blancs, qui s'employaient à supplanter, s'appropriier et dénigrer les populations et les sociétés non européennes qu'ils rencontraient dans leur entreprise. La plupart des ouvrages s'attachaient davantage aux réactions des Européens face aux non-Européens que le contraire, et s'appesantissaient généralement plus sur les conflits que sur les affinités. Je me trouvais pourtant là face à quelque chose de tout à fait différent : un lieu manifestement ancré tout à la fois dans

la culture orientale et dans la culture occidentale, et un vestige de l'Empire encore frémissant de vie. Je voulais y voir une invitation à entrer dans l'histoire impériale par une autre porte. À quoi pouvait ressembler l'Empire, vu de l'intérieur ?

Le Palais de marbre ne fut qu'un exemple parmi bien d'autres des surprenantes juxtapositions de l'Orient et de l'Occident que je devais rencontrer au cours de mes recherches. Il y eut ainsi cet instant stupéfiant où je découvris des lettres de l'empereur moghol au fin fond des réserves d'un service d'archives des Alpes françaises, pliées en bandes étroites et serrées dans un coffre de métal cabossé, comme si personne ne les avait plus jamais ouvertes depuis que leur destinataire savoyard les avait lues, deux cents ans plus tôt. Il y eut ce jour où, par un après-midi caniculaire dans les ruines écrasées de soleil d'un temple égyptien, je distinguai le nom d'un diplomate anglais disparu depuis longtemps, griffonné d'un trait léger dans la pierre – dans un dérisoire élan d'immortalité. Et encore cet autre jour où je repérai la signature de son ennemi juré dans le plus insolite des lieux : à New York, sous la verrière du Metropolitan Museum of Art, sur une paroi intérieure du temple de Dendur. Cette visite, aussi, d'une villa purement toscane accrochée à flanc de coteau à la sortie de Florence, où je trouvai une épée au pommeau sculpté en tête de lion, saisie en 1799 dans l'Inde du Sud à Seringapatam, au cours de l'une des batailles les plus spectaculaires de l'Empire britannique.

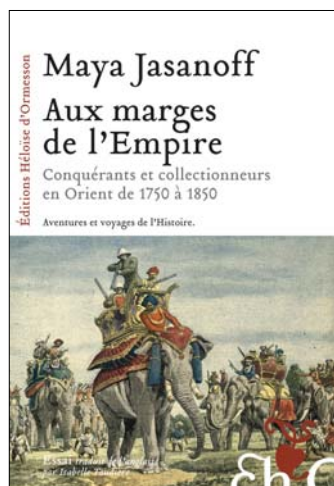
Aucun de ces objets hétéroclites – dispersés dans toute l'Europe et jusqu'en Amérique, ainsi qu'en Grande-Bretagne et dans son ancien Empire – ne correspond aux témoignages que l'on peut trouver dans la plupart des ouvrages sur l'Empire britannique. Dans ces livres, l'histoire est généralement présentée de façon impersonnelle, parfois doctrinaire, et elle fait souvent abstraction du contexte global de l'Europe et du reste du monde non impérial. J'ai voulu au contraire placer au cœur de mon étude ces vestiges matériels et, avec eux, les petites histoires de la grande histoire qu'ils nous révèlent. Chacun provient d'un individu qui a vécu en Inde ou en Égypte, sur les marges orientales de ce qui deviendrait l'Empire britannique, à une époque où les frontières définitives – culturelles, sociales et politiques – entre Orient et Occident étaient en train de se constituer. Ils sont l'héritage que nous ont légué des hommes et des femmes qui abordaient des cultures étrangères de la façon la plus concrète qui soit : en collectionnant des objets. Ces collectionneurs achetaient, commandaient, échangeaient, pillaient, volaient, confisquaient, fouillaient ; ils préservaient et, parfois, détruisaient aussi ; ils voyageaient et convoitaient ; ils perdaient et se souvenaient. À travers leur vie et ce qu'ils léguèrent aux générations suivantes, ils ont jeté un pont entre l'Orient et l'Occident, et sont à ce titre des guides fascinants pour nous accompagner dans une histoire intime et méconnue de l'Empire.

Ils reflètent également l'histoire plus vaste de la façon dont la Grande-Bretagne elle-même a « collectionné » un Empire, en Inde et au-delà. Le siècle qui s'étend de 1750 à 1850 a été une période constitutive de la Grande-Bretagne et de l'Empire britannique. En 1750, la Grande-Bretagne n'était qu'une île, pour ne pas dire un îlot, dans un océan d'empires : avec 8 millions d'habitants, elle pesait deux fois moins lourd que son ennemie atavique, la France, et ce déséquilibre des forces suscitait une profonde inquiétude dans le pays. Son Empire colonial était quant à lui relativement modeste. Dans le monde atlantique, l'Espagne et le Portugal étaient encore de grandes puissances, mais la plus redoutable était sans conteste la France. Si les colonies britanniques d'Amérique du Nord écrasaient par leur taille la Nouvelle-France voisine (et revendiquaient 2,5 millions de colons contre à peine 70 000 pour la Nouvelle-France), la France menaçait de relier ses colonies de la région des Grands Lacs à celles du Mississippi, ce qui aurait étouffé les treize colonies et lui aurait donné un avantage pour faire valoir ses prétentions sur l'Ouest américain. En Méditerranée et au Moyen-Orient, la présence britannique était également minime par rapport à celle de la France, de l'Espagne ou des États italiens. En Inde, la Grande-Bretagne n'était que l'une des nombreuses nations européennes – avec le Portugal, les Pays-Bas, la France et le Danemark – à avoir établi des « factoreries », ou comptoirs commerciaux, dans les régions côtières. Les Espagnols, les Portugais et les Hollandais dominaient le commerce vers l'Orient et l'Asie du Sud-Est (les Pays-Bas contrôlaient notamment les précieuses îles aux épices de l'archipel insulindien, l'actuelle Indonésie) ; et la Couronne ne s'intéresserait

sérieusement à l'exploration du Pacifique Sud – qui serait par la suite l'objet d'une farouche rivalité anglo-française – qu'à partir du premier voyage du capitaine James Cook en 1768.

Mais en 1850, la mappemonde géopolitique et, avec elle, les sphères d'influence britanniques avaient beaucoup évolué. Premier et plus grand pays industrialisé de la planète, la Grande-Bretagne comptait près de trois fois plus d'habitants qu'en 1750 et était désormais largement urbanisée. Contrairement à presque tout le reste de l'Europe, elle avait échappé aux ravages des invasions, des révolutions et des guerres civiles. En Europe, elle jouissait d'un ascendant diplomatique et politique sans précédent, et dominait le commerce, l'industrie et la finance. En outre-mer, pratiquement plus aucun de ses anciens concurrents impériaux ne lui tenait la dragée haute. Parmi les anciennes puissances coloniales, seule la France maintenait un semblant d'équilibre des forces, ayant ranimé son projet impérial par l'invasion de l'Algérie en 1830. Mais à cette époque, les principaux concurrents de la puissance mondiale britannique en étaient encore à l'état embryonnaire : les États-Unis et la Russie, l'un et l'autre hissés au rang d'empires, se tournaient vers le Pacifique. En 1850, l'Empire britannique ne couvrait pas moins d'un quart de la planète, d'Ottawa à Auckland, du Cap à Calcutta, et de Singapour à Spanish Town. Un habitant de la Terre sur cinq était un sujet de la reine Victoria, et des millions d'autres (en Argentine ou au Portugal, par exemple) vivaient dans des pays financés et indirectement dirigés par la Grande-Bretagne. Cette extraordinaire expansion géographique s'accompagnait d'une logique programmatique, administrative et culturelle, garante de la cohésion des composantes aussi nombreuses qu'hétérogènes de l'Empire. En métropole comme en outre-mer, l'Empire britannique aurait toujours ses détracteurs ; il serait également toujours plus cohérent sur papier (ou sur la carte) que dans les faits. Mais en 1850, de nombreux Britanniques en étaient venus à considérer l'Empire comme faisant partie intégrante de ce qu'était la Grande-Bretagne en soi, comme une composante essentielle de l'identité nationale. Le soleil impérial s'était levé et il ne semblait pas près de se coucher.

Ce livre retrace l'accession de la Grande-Bretagne au rang de puissance mondiale sur deux frontières orientales : en Inde et en Égypte. Ces régions étaient appelées à devenir le portail géopolitique de l'Empire britannique en « Orient », où les Britanniques ont le plus manifestement développé leur influence après 1750. Elles furent également la pierre angulaire d'une conception tout occidentale de « l'Orient », où la rencontre de l'Europe avec des différences culturelles s'est manifestée sous ses formes les plus diverses et complexes. Mon récit se déploie aux confins de l'Empire, dans le temps comme dans l'espace – avant que les limites officielles de la sphère d'influence britannique aient été fixées, et du point de vue d'acteurs et de lieux en marge du pouvoir métropolitain. Cette histoire de l'impérialisme britannique est aussi en grande partie une histoire de l'Empire français, et du rôle déterminant de la rivalité anglo-française dans l'émergence des intérêts des deux pays en Orient. Mais ce livre parle surtout de la façon dont de vraies gens ont vécu de l'intérieur l'expansion impériale. À quoi ressemblait la vie dans ce vaste monde en pleine mutation ? Et en quoi ce monde apparaît-il sous un autre jour à travers le regard des collectionneurs ?



Maya Jasanoff, *Aux marges de l'Empire - Conquérants et collectionneurs à l'assaut de l'Orient de 1750 à 1850*

Essai traduit de l'anglais par Isabelle Taudière

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2009 | www.heloisedormesson.com
560 pages + cahier photos de 16 pages | 26 € | ISBN 978-2-35087-095-3
Distribution/diffusion Interforum